

Un peu ranimé par la fraîcheur de l'air, il parvint à se glisser hors du magasin ; puis, se retournant, il attira Brissot à lui et ils furent enfin tous deux hors de la redoutable fournaise. Toutefois, il ne leur était pas permis de se reposer encore, car l'explosion inévitable ne pouvait manquer de les atteindre à l'endroit où ils se trouvaient.

Cet endroit était, comme nous le savons, un terrain vague situé derrière le store, où l'on voyait encore plusieurs trous de mine abandonnés par les travailleurs. Plusieurs de ces trous étaient à ciel découvert ; un seul formait une espèce de voûte, son propriétaire ayant voulu peut-être empiéter souterrainement sur le lot du voisin. Martigny se dirigea vers celui-là qui, par malheur, était assez éloigné. Cependant, il désespérait de pouvoir traîner son ami jusqu'à ce refuge, quand, à son grand étonnement, il vit Brissot se lever avec effort, comme s'il eût été galvanisé par l'imminence du péril. Appuyés l'un sur l'autre, ils marchèrent en chancelant vers la cavité où ils comptaient trouver un asile. Ils ne parlaient pas et semblaient obéir plutôt à l'instinct de la conservation qu'à un sentiment raisonné ; mais ils s'étaient compris et bientôt ils se glissèrent dans l'excavation, dont la voûte était à peine suffisante pour les abriter tous les deux.

Il était temps ; à peine se furent-ils blottis dans ce refuge, qu'une détonation épouvantable éclata tout près d'eux. Au milieu des flammes qui le dévoraient, le store s'ouvrit comme le cratère d'un volcan ; une immense gerbe de feu s'élança dans les airs, emportant des objets de toutes sortes : poutres embrasées, ballots de marchandises. Le ciel parut s'illuminer jusque dans ses profondeurs, la terre trembla et l'on put croire que la ville entière allait périr dans cette catastrophe.

A cette terrible explosion succédèrent d'épaisses ténèbres. A la place de ces vastes magasins qui formaient tout à l'heure une masse de feu, il n'y avait plus qu'une fosse noire, quelques piliers arrachés et encore brûlants, un monceau de terre et de débris d'où s'exhalait une fumée nauséabonde. Mais le péril n'était pas encore passé pour les tentes et les maisons de bois, qui servaient de demeure aux habitants de B***. Ces mille débris, que le volcan venait d'emporter dans les nuages, retombaient de toutes parts avec une force épouvantable, renversant, tuant, écrasant ce qui se trouvait sur leur passage ; des cris douloureux, qui se faisaient entendre à une grande distance, témoignaient qu'aucune partie de la ville n'était hors de leur atteinte. Quant à Martigny et à Brissot, ils restèrent comme ensevelis dans leur asile par les poutres, les planches, les tonneaux que l'explosion avait rejetés et qui continuaient de brûler au-dessus de leur tête.

XIII

LA NOUVELLE

Clara, depuis sa promenade à Walker-station n'avait plus cette humeur noire, ce morne accablement d'autrefois. Elle était affectueuse pour sa mère ; elle avait perdu sa réserve désolante envers Denison ; elle se montrait sinon gaie, du moins calme et attentive devant les personnes de son intimité. Son amitié pour Rachel Owens semblait particulièrement s'être réveillée. Les deux jeunes filles ne se quittaient presque plus ; elles passaient ensemble des journées à travailler dans le petit salon du store de Dorling, tandis que Sémiramis, sous la surveillance de Mme Brissot, servait les pratiques assez rares qui se présentaient. Clara semblait maintenant avoir pris goût à l'histoire naturelle, et elle manifestait une grande curiosité au sujet des ornithologiques et des opossums ; mais le point sur lequel elle ne se lassait pas de questionner miss Owens, et auquel elle la ramenait sans cesse, c'étaient les mœurs et les habitudes des chlamydères.

Elle-même, depuis la visite à Walker-station, s'était livrée à diverses expériences au sujet de ces oiseaux, expériences qui avaient un grand charme pour les deux amies. Clara avait découvert dans le magasin des chapelets de ces verroteries ou rassades que l'on

importe dans les colonies pour les échanger avec les peuplades sauvages. Ces rassades étaient d'une forme et d'une couleur qui devait permettre de les reconnaître facilement, et Clara en avait déposé un nombre déterminé, soit sur la *vérandah* où le diamant avait disparu, soit dans le jardin où pénétraient seulement les personnes de la maison. Pendant plusieurs jours elles étaient demeurées à la même place, sans que le nombre en eût diminué. Un matin cependant, il en manqua deux parmi celles qui avaient été déposées dans le jardin, et, pendant le reste de la journée, une de celles qui se trouvaient sur le balcon disparut de même. Clara était au comble de la joie ; elle ne se trompait donc pas en attribuant aux chlamydères le vol du diamant ? Elle pouvait donc donner une direction positive à ses recherches pour retrouver le précieux objet perdu ?

A partir de ce moment il ne se passa presque pas de jour qu'un de ces grains de verre ne fût enlevé, et les jeunes filles allaient vingt fois par heure dans le jardin, afin de compter et de recompter les grains qui restaient. Mais en dépit de leur vigilance, elles n'avaient jamais pu prendre les ravisseurs sur le fait. Les oiseaux, rendus sans doute plus farouches par le voisinage des habitations, demeuraient invisibles, et c'était en vain que Clara et son amie les avaient guettés sans relâche. Parfois elles avaient entendu un faible cri dans les arbres environnants, quelque chose avait bougé dans le feuillage, puis tout était redevenu immobile et silencieux. Cependant ni l'une ni l'autre ne doutaient que les chlamydères ne fussent auteurs de ces larcins réitérés, et Clara, comme nous l'avons dit, tirait de cette certitude les plus grandes espérances pour l'avenir.

Occupée de ces expériences, en apparence si futiles, Mlle Brissot n'avait prêté qu'une attention distraite aux bruits sinistres qui commençaient alors à se répandre dans le Victoria au sujet des dissentiments survenus entre les mineurs et les marchands de B***. Du reste, ces bruits avaient cours depuis longtemps, et l'on avait annoncé bien souvent une collision qui n'avait jamais eu lieu. Aussi les gens sages du pays ne croyaient-ils plus guère à la possibilité d'un pareil événement.

Cependant un jour, après le passage du courrier qui revenait des mines, des nouvelles effrayantes se propagèrent à Dorling-station. On disait que tout était à feu et à sang dans les placers, que le *chief commissioner* faisait demander du secours aux populations du voisinage, afin de réprimer les excès des chercheurs d'or en révolte. Une agitation extrême régnait parmi les habitants du bourg qui, pour la plupart, avaient des intérêts aux mines ; on causait dans les rues avec animation ; on se communiquait les lettres qu'on avait reçues ; la consternation et l'effroi étaient peints sur tous les visages.

Clara venait de constater dans le jardin la disparition de deux nouveaux grains de rassade et elle se réjouissait de sa découverte, quand des cris et des lamentations s'élevèrent du côté de la maison. Au même instant elle entendit sa mère l'appeler d'une voix altérée, et elle s'empressa d'accourir.

Mme Brissot, tout en pleurs, et encore vêtue de sa robe du matin, était dans le petit salon ; elle tenait à la main une lettre qui venait d'arriver et qui devait être la cause de sa douleur. La bonne grosse Sémiramis ne paraissait pas moins affligée, et ses larges joues noires étaient sillonnées de larmes.

Clara demeura terrifiée à ce spectacle inattendu.

— Bon Dieu ! chère maman, qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle ; auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de mon père ?

— De mauvaises nouvelles ! oui répliqua Mme Brissot en serrant sa fille dans ses bras ; des nouvelles bien funestes... Ah ! ma chère enfant, notre prospérité est passée, notre bonheur est fini !... Maudit pays ! repaire de scélérats, de pillards et d'assassins !

— Par pitié ! maman, dit Clara qui pouvait à peine parler, apprenez-moi la vérité. Mon père...

— Lui volé, brûlé, égorgé ! s'écria Sémiramis en se tordant les mains de désespoir ; tout pillé, tout perdu... La sainte Vierge protéger nous !

— Serait-il possible ? reprit Clara en pâlisant ; mon cher et bien-aimé père !...

— Tiens ! lis sa lettre... je n'aurais jamais la force de te répéter ces terribles choses !

— Il écrit, il est donc vivant ? s'écria Clara ; Dieu soit loué ! Je peux maintenant tout apprendre.

— Il vit, grâce au ciel ? A quoi avais-tu donc pensé, petite ?... Il se porte bien, quoiqu'il ait été en grand péril ; mais nous sommes ruinés !

Clara n'écoutait plus et parcourait avidement la lettre de Brissot.

Cette lettre avait été écrite le lendemain de la catastrophe. Le négociant annonçait en peu de mots à sa famille la révolte des mineurs et la destruction complète de son store. Il était sobre de détails sur les dangers qu'il avait courus, de peur sans doute de frapper trop vivement l'imagination de sa femme et de sa fille ; cependant il disait : " J'ai été bien près de la mort la plus affreuse, la plus ignoble ; mais j'ai été sauvé par le vicomte de Martigny qui a été grièvement blessé en me défendant. Je ne pourrai jamais reconnaître dignement les services de ce noble et brave jeune homme. Moi-même ne vais-je pas devenir un objet de mépris et de pitié ? Le fruit de mes heureuses spéculations est entièrement perdu, et nous nous trouvons deux fois plus pauvres que le jour où nous avons abordé sur cette terre funeste ! "

Brissot terminait en annonçant que Martigny et lui étaient pour le moment en lieu de sûreté dans le *camp*, sous la protection de la force publique, et que, selon toute apparence, l'insurrection serait complètement domptée quand cette lettre arriverait à Dorling.

Après avoir terminé sa lecture, Clara se laissa tomber sur un siège, en proie à une douleur muette, tandis que sa mère et la négresse continuaient de se répandre en bruyantes lamentations.

— Comprends-tu, ma Clara, ma chère enfant ? dit Mme Brissot ; tous nos beaux rêves, les miens du moins, sont anéantis. Des marchandises qui ont coûté cent mille dollars ont péri en quelques heures, et ces marchandises rendues aux placers, en valaient le double... Nous ne nous relèverons jamais de ce désastre. Il nous faudra encore rester dans cet odieux pays où je me dessèche, où je vieillis à vue d'œil, où je ne peux manquer de mourir bientôt de chagrin et d'impatience ! "

Clara garda le silence ; mais elle se suspendit au cou de sa mère et la combla de caresses.

Mme Brissot, avec sa mobilité d'esprit ordinaire, reprit tout à coup :

— Eh bien ! Clara, que penses-tu maintenant de M. de Martigny ?... Voilà deux fois qu'il sauve la vie à ton père et qu'il s'expose pour lui aux plus terribles dangers... Ah ! j'avais vu tout d'abord qu'il ne ressemblait en rien aux gens que l'on rencontre habituellement ici ; un secret pressentiment m'avertissait, lorsque je lui donnai une lettre de recommandation pour Brissot, que je n'aurais pas lieu de m'en repentir. C'est une de ces natures généreuses comme on n'en trouve que dans notre chère et bien-aimée France ! "

Le souvenir de certaines insinuations du vicomte faisait que Clara écoutait avec regret l'éloge de Martigny sortant de la bouche de sa mère.

— Attendez, répondit-elle en baissant les yeux, que nous sachions d'une manière précise quel degré de reconnaissance nous devons à notre compatriote. Mon père est sur ce point d'une réserve peut-être excessive. Mais vraiment, ajouta-t-elle d'un ton différent, rien n'a-t-il pu être sauvé dans le désastre ? Sommes-nous ruinés sans ressources ?

— Sans ressources, ma fille ; les marchandises du store de B*** et celles de Dorling sont dues à plusieurs maisons de Melbourne, et nous avons seulement soixante mille dollars déposés à la Banque, quand il nous en faudrait le double... Nous qui étions à la veille de devenir millionnaires, nous pouvons nous trouver réduits à l'aumône !

— Quoi ! maman, si dans un mois, par exemple, il se présentait à payer une créance de dix... douze mille dollars, mon père serait donc dans l'impuissance de l'acquitter ?